

Photo

JEAN GAUMY *D'après nature*

Xavier Barral, 108 pp., 80 €.



Même en pleine mer, Jean Gaumy ne se laisse jamais déborder par son sujet. Son exigence fait

B.O.

loi. Ainsi, son dernier ouvrage, *D'après nature*, a-t-il reçu le prestigieux Prix Nadar 2010, car s'y noue en 42 photographies le scénario d'une vision juste et maîtrisée. Souvent, le grand format prête à sourire, mais là, il convient à son propos, ainsi résumé : « Ne photographier que lorsque cela brille. Ne pas bouger, se refuser tout qu'il n'y a aucune évidence, aucune nécessité. » Il voyage dans le Piémont occitan, autour de lui, pierres, arbres, rochers, neige, à l'infini. Vertiges. Le voici à la fois près de la terre, comme s'il allait être englouti dans les failles ; et au plus haut du ciel, comme un oiseau migrateur dis- trait, incapable de retrouver son nid. Aucun défi, ni l'idée de s'appro- prier le paysage, plutôt le désir de renaitre dans la nature et d'en par- tager une certaine volupté. Il y a toujours de la noblesse chez Jean Gaumy, qui enveloppe et protège

du froid ses images au noir & blanc prodigieux. *D'après nature* dévoile aussi, par sa finition parfaite, la curiosité d'un éditeur qui n'hésite pas à gravir les monuments photogra- phiques. Paru cet automne, le « Photo Poche » n°128 (Actes Sud) est consacré à Jean Gaumy, de ses débuts à l'écamp à la dune du Pyla avec le caniche décoiffé, prélude au lapin new-yorkais, chef-d'œuvre pour gourmets.

PAUL STRAND

Paul Strand in Mexico

Sous la direction de James Kriepner. Aperture (distribution Interart).

356 pp., 75 €. Avec un DVD.



L'harmonie de Paul Strand (1890-1976) ag- gait Susan Son- ta g, mais n'aurait-elle pas changé d'avis

grâce à cet opus

du maître américain dédié à son sé- jour mexicain, entre 1932 et 1934 ? S'y déploie ce goût pour les autres acquis au contact de Lewis Hine dont il fut l'élève, et cette façon unique de saisir le réel et de l'or- donner, qu'il croque un cactus, un Christ en croix ou les courbes d'une hacienda. Ses portraits d'anony- mes, à Saltillo ou à Veracruz, sont

d'une grande amplitude, assez hié- ratiques et doux. Pas de folklore, aucune grimace, nulle couleur lo- cale. Strand donne la priorité à ses modèles au naturel et installe une distance réciproque : c'est une face à face, pas à un piège. Strand est l'as de la frontalité, au Mexique comme ailleurs (il a beaucoup voyagé : Rou- manie, Ghana, France). C'est aussi un minimaliste, il a plutôt tendance à vider le cadre qu'à le remplir. Du coup, tout paraît lumineux. B.O.

TARYN SIMON *Contraband*

Texte de Hans Ulrich Obrist.

Steidl/Cagosian Gallery, 480 pp., 45 €.



Déjà repérée cet été aux Rencontres d'Arles, Taryn Si- mon poursuit son étude sur la fron- tière entre privé et public. Elle est très forte pour transfor-

mer une situation

banale en miroir poétique, comme

en témoigne *Contraband*, qui fut

l'objet d'une exposition à la galerie

Almine Rech de Bruxelles. Se pos-

tant pendant quelques jours à l'aé-

roport John F. Kennedy, cette Amé-

ricaine a catalogué tous les objets

saisis, non déclarés ou illégaux.

Faux billets, faux médicaments,

fausses cannes de golf, il y a plus de

1000 entrées interdites, dont quel-

ques-unes incroyables (ah les aph- rodisiaques !). L'album est un bijou. Pour les fans de Scarpetta.

B.O.

DAIDO MORIYAMA

The World through my Eyes

Skira (distribution Interart), 272 pp., 54 €.



Rien ne fait peur à Daido Moriyama, c'est une brute ! Et cette monographie préparée par Filippo Maggia illustre heu- reusement sa philo-

sophie de voyou

voyeur : « Moi, je ne photographie

pas avec la tête ou le cœur, mais

avec l'estomac. » Beaucoup de per-

sonnages viennent du bas-ventre

de Tokyo, ça chauffe, sexe, etc.

Moriyama boxe le réel avec son ap-

pareil photo, il essaie de chasser

son stress. C'est un poète des rues,

comme Diane Arbus. Il sait aussi

s'amuser avec les animaux, ainsi

l'éléphant qui fait de l'ombre avec

ses oreilles. B.O.

ELLEN KOOL *Hors de vue*

Textes de Frits Giersberg et Bernard

Marcellis. Filigranes, 80 pp., 40 €.

Une fille loup, des proies pour les ogres, des enfants mués en oiseaux, en points cardinaux. Dans ses pay-



sages d'eau, de polders, de « brume de fosse », Ellen Kool crée des tableaux vi-

vants, dont la

féerie a une étrange façon d'impli-

quer le spectateur. Un petit garçon

tient un crapaud au bord d'un ca-

nal, accroupi auprès d'une rangée

de jambes adultes et regarde droit

devant lui, avec une telle insistance

qu'on se sent transformé en hors-

champ plein d'interrogations. *Hors*

de vue rassemble une quarantaine

de photographies réalisées entre

1997 et 2010 par l'artiste néerlanda-

ise, à partir de mises en scène,

toujours en extérieur, et pas seule-

ment d'enfants. Ainsi ces pêcheu-

ses du dimanche le long d'un quai,

disposées au cordeau comme dans

une chorégraphie. Scène intran-

quille, d'un burlesque feint. Ou ces

deux femmes clones à quatre pattes

sur le bitume, hurlant en direction

de bouches d'égout, qui semblent

des réceptacles à vérité. Parfois El-

len Kool s'inspire de scènes de films

de Hitchcock, ce qui accroît

l'étrangeté des photos, enfonce un

coin dans l'imaginaire, rajoute une

couche de narration, aussitôt effa-

cée pour une autre. Des histoires en

miroir, de reflets, de flaques d'eau

gelée. F.F.